

## Chapitre IV

---

D. BARRETEAU - R. BRETON - M. DIEU

# LES LANGUES

*Définitions et préalables méthodologiques - phylums et familles de langues - inventaire et classification des langues - les langues véhiculaires et le multilinguisme.*

Dans une zone d'extrême fragmentation et de grande diversité ethnique comme l'est la zone étudiée, le point de vue linguistique ne peut être ignoré. Il vient utilement compléter les approches sociologique, historique, géographique et démographique soit en les recoupant, soit en mettant en évidence des discordances qui requièrent alors explications.

Sur cette région du Cameroun, si l'on excepte quelques travaux d'un intérêt certain mais ponctuels et anciens (LUKAS, 1936, MOUCHET, 1938) les recherches linguistiques n'ont véritablement pris leur essor que dans les années 70, s'intensifiant vers 1975 avec la mise en place effective du programme d'Atlas linguistique du Cameroun (ALCAM) dont le but est d'assurer la couverture linguistique complète du territoire camerounais, en coordonnant l'ensemble de la recherche dans ce domaine.

Ainsi peut-on aujourd'hui présenter un inventaire complet et une classification des langues parlées dans la zone étudiée, fondée sur des données homogènes et récentes. Quelques remarques préliminaires en préciseront les bases et la portée.

### ***DÉFINITIONS ET PRÉALABLES MÉTHODOLOGIQUES***

#### ***Langues et dialectes***

Nous donnons à ces deux mots une définition technique qui exclut toute connotation valorisante ou péjorative. Sans entrer dans les détails et les difficultés que devrait prendre en compte une définition pour être absolument générale, disons que nous définissons une *langue* sur la base de l'*intercompréhension spontanée* : si un Mafa de Koza et un Mafa de Soulédé n'éprouvent guère de difficulté à se comprendre, sans que l'un ait dû au préalable apprendre la langue de l'autre, et sans, bien sûr, que l'un et l'autre soient obligés de recourir à une tierce langue (par exemple le fulfulde, qui servirait donc de *véhiculaire*), alors nous disons que le mafa de Koza et le mafa de Soulédé sont deux *variétés* d'une même langue.

Si ces variétés, tout en ne gênant pas l'intercompréhension, sont cependant nettement différenciées, nous parlerons du *dialecte* mafa de Koza et du *dialecte* mafa de Soulédé.

Si ces variétés sont très peu différentes et ne se laissent repérer que par quelques légères particularités dans la prononciation (qui permettent cependant aux locuteurs natifs de situer très précisément l'origine de leurs interlocuteurs), on parlera plutôt de deux *parlers* : en l'occurrence nous dirons que les *parlers* de Soulédé et de Roua sont deux variétés du *dialecte* mafa-est, lui-même partie intégrante de la langue mafa.

Dans l'inventaire, nous énumérerons toutes les langues et les numéroterons. Pour les langues qui comptent plusieurs variétés, nous n'indiquerons que les grandes divisions *dialectales* sans jamais descendre au niveau des parlers.

Qu'on ne s'y trompe pas. Si nous dénombrons une cinquantaine de langues dans cette zone, ce n'est pas que nous coupions les parlers en quatre, mais que nous sommes dans une zone où, non seulement la fragmentation linguistique est forte (une des plus fortes du monde), mais où les distances (linguistiques) entre les fragments sont élevées. Et si nous considérons que le français et l'espagnol, ou le basaa et l'ewondo, sont deux langues distinctes, nous sommes logiquement contraints de distinguer entre le mafa et le mefele, ou entre le psikye (= kapsiki) et le hya. En revanche, sur la base des mêmes critères nous serons amenés à opérer certains regroupements.

### Langues et ethnies

Ces deux notions sont assez souvent coextensives, mais c'est loin d'être une règle générale. D'autant que la notion d'ethnie est bien plus difficile à saisir et à définir de façon opératoire que celle de langue.

C'est pourquoi notre inventaire des langues ne recoupe que partiellement l'inventaire des ethnies tel qu'il ressort des chapitres de cet ouvrage sur les populations et les sociétés.

(a) Dans quelques cas, des noms nouveaux apparaissent, correspondant à des entités qui étaient incluses dans des groupes humains plus vastes :

ex.1 - *sharwa* et *tsuvan* étaient comptés parmi les *Gude*

ex.2 - *hya* n'était pas distingué du *psikye* (= kapsiki)

ex.3 - *mefele* et *cuvok* (= tchouvok) n'apparaissaient que comme clans « matakam »

ex.4 - *buwal* et *gavar* n'étaient pas distingués du *daba*

ex.5 - *jina* et *majera* étaient fondus dans l'ensemble « kotoko ».

(b) En d'autres cas, nous subdivisons ce que la nomenclature ethnique unissait : *giziga-nord* / *giziga-sud* ; *mofu-nord* / *mofu-sud* ; les six langues « *fali* ».

(c) Mais dans certains autres, nous regroupons ce qui était séparé :

ex.1 - *minew*, *zulgwa*, *gemzek* ne font qu'une langue : le *zulgwa*

ex.2 - Vame - Mbreme, Hurza, « Kirdi-mora » parlent une seule et même langue : le *ndreme*

ex.3 - *malgwa* (= gamergou), *mora*, *wandala* sont trois parlers très voisins d'une seule langue.

Dans ces conditions, nous avons jugé utile de dresser à la fin de ce volume un index qui permette de retrouver les correspondances entre les ethnies et les langues, d'autant que les langues comme les ethnies sont souvent connues sous plusieurs appellations concurrentes.

### Problèmes d'appellation et d'écriture

Dans cet inventaire, nous avons appliqué un principe simple qui nous semble être le seul qui puisse conduire à une nomenclature enfin standardisée et stable :

celui de retenir comme appellation de la langue le nom qu'emploient les locuteurs eux-mêmes dans leur propre langue. On évitera ainsi la prolifération des appellations qui ne peut mener qu'à la confusion :

ex.1 - au lieu de peul, poular ou fulani, *fulfulde*

ex.2 - au lieu de guidar ou baynawa (trad. : « mon ami »), *kaḍa*

ex.3 - au lieu de muktile ou mouktele, *matal*

ex.4 - au lieu de glavda ou guelebda, *gəlvaxdaxa*.

S'il n'y a pas de nom d'ensemble pour désigner la langue, on choisira un nom référentiel commode (en prenant garde d'éviter toute appellation dépréciative). Ainsi le terme *giziga-nord* regroupe en une langue les dialectes mutuellement intelligibles de Maroua (= mi marva), Tchéré et Dogba, et *giziga-sud* regroupe les dialectes de Moutouroua, Midjivin et Loulou. Ainsi encore la langue commune aux Vame, Mbreme, Ndreme, Dəmwa, Gwendele et Hurza n'a-t-elle point reçu de nom unique accepté par tous : pour y faire référence nous avons choisi le terme *ndreme* parce que d'une part, il est déjà connu dans la littérature linguistique et que d'autre part, il désigne un dialecte situé au centre de l'aire d'extension de la langue.

Ce nom de langue, qui est en principe le terme utilisé par les locuteurs eux-mêmes mais qui peut être dans certains cas une appellation référentielle donnée par le linguiste, nous l'appellerons *glossonyme standard*.

Reste à résoudre le problème de l'orthographe de ces glossonymes, pour éviter ici encore une prolifération de formes du type de celle qu'a connue la langue *njanyi* : njai, nzangi, zani, zany, njeny, jeŋ, njègne...

{ Nous nous référerons ici à l'*Alphabet général des langues camerounaises*, édité par M. TADADJEU et E. SADEMOUO, qui permet de transcrire de façon standardisée et sans trop de symboles spéciaux les divers sons qu'on peut rencontrer dans les langues camerounaises (donc dans les glossonymes). C'est cet alphabet que nous utiliserons ici, et dont l'emploi s'impose dans toutes les publications linguistiques à caractère scientifique traitant des langues camerounaises.

Cependant, cet alphabet comporte malgré tout un certain nombre de symboles qui ne figurent pas sur les claviers des machines à écrire ordinaires ni dans les stocks de caractères des imprimeurs non spécialisés, ce qui peut dérouter le lecteur non averti : b, ḍ, ŋ, ə, ɔ...

C'est pourquoi nous proposerons à côté du glossonyme standard une graphie qui n'utilise que les lettres de l'alphabet latin et que nous nommerons *orthographe internationale standard*, o.i.s. en abrégé.

Les noms d'ethnie coïncident assez fréquemment avec les noms de langues. Lorsque tel est le cas, on ne voit pas ce qui pourrait justifier le maintien d'appellations ou d'orthographe inadéquates pour les ethnonymes. D'une façon générale, nous ne pouvons qu'encourager tous les chercheurs en sciences humaines qui travaillent sur le domaine camerounais à respecter les principes de standardisation posés par l'*Alphabet général des langues camerounaises*.

### *Une classification lexicostatistique*

C'est un fait reconnu par tous que certaines langues se ressemblent plus que d'autres. Le français est plus proche de l'espagnol que de l'anglais. Le *gudé* est plus proche du *gbwata* (= bata) que du *daba* ; par contre, il est éloigné du *masa*, et n'a rien de commun avec le *tupuri* ou le *fulfulde*. Énumérer les langues ne suffit donc pas, il faut aussi les situer les unes par rapport aux autres dans le réseau de différences et de ressemblances linguistiques qu'elles présentent entre elles, c'est-à-dire les rassembler en sous-groupes, groupes, sous-branches, branches et familles de langues en fonction de leur proximité relative.

Les linguistes ont formalisé cette idée de *distance* entre langues de la façon suivante :

- soit une liste de concepts simples (parties du corps, animaux, numéraux, actions élémentaires...) traduite dans deux langues A et B ;
- si pour un concept donné les traductions en A et en B « se ressemblent » – en fait peuvent être ramenées à une même origine étymologique – on compte un point de ressemblance (ou zéro de différence) ; si, à l'inverse, aucune « parenté » ne peut être décelée entre les deux traductions, on compte zéro de ressemblance (ou un point de différence)(1) ;
- le pourcentage de différence obtenu sur l'ensemble de la liste de concepts fournit la mesure de la distance entre A et B ;
- une fois calculées toutes les distances entre les langues prises deux à deux, on les classe en regroupements hiérarchiques successifs par ordre de distance croissante selon les procédures mises au point par une branche des mathématiques appelée *taxinomie numérique*.

Tels sont, schématiquement résumés, les principes de la classification linguistique, ou plus précisément *lexicostatistique*, qu'on va présenter ici.

L'intérêt d'une telle démarche réside dans sa rigueur : la nature formelle de la langue s'y prête plus que la complexité foisonnante de la réalité sociale qui fait que les ethnies ou sociétés peuvent être classées de multiples points de vue, sans qu'on sache *a priori* le ou lesquels sont pertinents.

L'interprétation historique de la classification des langues coule de source. Si les langues A et B sont regroupées ensemble, c'est dire que dans un passé dont la profondeur est d'autant plus importante que la distance linguistique constatée aujourd'hui entre A et B est grande, il existait un groupe humain Z qui parlait une langue unique, que ce groupe s'est scindé en deux fractions, chacune développant son propre parler de façon indépendante pour finalement aboutir à deux langues distinctes, A et B.

Mais le tableau peut singulièrement se compliquer du fait que les langues, comme les autres institutions, peuvent s'emprunter ou se perdre. Les groupes dominants peuvent imposer leur langue aux dominés, ou à l'inverse, s'il s'agit de minorités, adopter la langue de la majorité. L'expansion liée du *fulfulde* et de l'islam, et la disparition, faute de locuteur, d'un certain nombre de langues se produisent sous nos yeux dans la zone étudiée et dans tout le Nord du Cameroun (cf. le *zumaya*, le *nyam-nyam* du mayo Kébi, et autour de Garoua le *gewe*, le *duli*, le *ngong* ou *puuri*). Il est probable que des langues comme le *mabas*, le *gəvoko*, le *gavar* et le *buwal*, le *tsuvan* et même le *gbwata* sont en dessous du seuil démographique au-delà duquel une langue peut survivre.

Cependant, que la proximité des langues actuelles résulte effectivement d'une relation génétique directe, c'est-à-dire d'une communauté d'origine, ou qu'il faille l'interpréter dans certains cas comme le fruit d'un emprunt massif de la langue d'une population par une autre, la classification linguistique constitue un témoignage irremplaçable pour servir à la reconstruction de l'*histoire* du peuplement d'une région donnée.

Se pose la question de l'échelle de temps qu'il faut mettre en regard d'une telle classification. En l'état actuel des connaissances sur les langues de la région, il n'est pas question de dater les divers nœuds (i.e. les points de divergence) de la classification. On peut seulement inférer de la structure de l'arbre classificatoire une *chronologie relative* : si la distance entre A et B est plus grande que la distance

(1) La classification présentée plus bas repose sur une variante de ce principe : le score n'est plus binaire – 0 ou 1 – mais gradué de 0 à 5 selon qu'il y a différence absolue, ressemblance plus ou moins forte, ou identité absolue.

entre C et D, alors les langues « mères » de A et B (et donc les communautés qui les parlaient) ont divergé *avant* celles de C et D.

Ce n'est que dans les terminaisons de l'arborescence que l'on peut recouper les données linguistiques avec celles de l'*histoire* et de la *tradition orale*. Dès que l'on arrive à des regroupements supérieurs (sous-branches, branches, familles de langues, phylum) les périodes de temps se mesurent en siècles, voire en millénaires, et c'est aux données de l'*archéologie* qu'il convient alors de confronter les résultats.

## PHYLUMS ET FAMILLES DE LANGUES

Il n'est pas inutile de situer la zone étudiée dans un contexte large sur le plan linguistique, et ce pour deux raisons :

- parce que cette zone est un lieu de rencontre de plusieurs aires linguistiques dont il est bon de voir l'extension ;
- parce qu'en matière de classification génétique des langues africaines, beaucoup d'incertitudes voire d'idées fausses subsistent chez les non-spécialistes, la faute en revenant aux linguistes qui n'ont pas su diffuser les quelques acquis de leurs recherches.

### En Afrique

La plupart des linguistes acceptent aujourd'hui les grandes lignes de la classification des langues africaines proposée par J. GREENBERG (1963) : les débats portent sur des améliorations de la classification interne des familles ou branches mais ne remettent pas en cause l'essentiel (notamment pour les groupes dont nous avons à traiter ici).

Les langues africaines se rattachent toutes à quatre grands ensembles linguistiques que nous appellerons ici *phylum*. Ce sont :

- le phylum *afro-asiatique* (encore appelé chamito-sémitique)
- le phylum *nilo-saharien*
- le phylum *niger-kordofanien*
- le phylum *khoisan* (les langues des Hottentots et Bochimans).

Il faut bien voir que ces *phylums* sont de très vastes regroupements fondés sur des rapports de ressemblances morphologiques et lexicales qu'à ce niveau, seul le linguiste peut percevoir. Pour fixer les idées, disons que chacun des phylums est du même ordre que la « famille indo-européenne », qui rassemble en un même stock les langues romanes et slaves, le persan et l'anglais, le grec et le breton.

### Au Cameroun

Des quatre phylums que nous venons d'énumérer, les *trois premiers cités sont représentés au Cameroun*. Chacun d'eux se subdivise en *familles de langues*, regroupements linguistiques encore vastes, à l'intérieur desquels les apparentements sont un peu plus marqués. Au Cameroun, voici quelles sont les différentes familles représentées :

- a. - *Phylum afro-asiatique* (cinq familles, dont deux au Cameroun)
  - a1 famille *sémitique* (une seule langue au Cameroun : l'arabe)
  - a2 famille *tchadique* (plus de cinquante langues dans le Nord-Cameroun)

- b. - *Phylum nilo-saharien* (six familles, une seule au Cameroun)
  - une seule langue au Cameroun, le kanuri
- c. - *Phylum niger-kordofanien* (le sous-phylum niger-congo est seul représenté au Cameroun : il se divise en six familles dont trois intéressent le Cameroun)
  - c1 famille *ouest atlantique* (une seule langue au Cameroun : le fulfulde)
  - c2 famille *adamawa-oubanguienne* (une trentaine de langues au Cameroun)
  - c3 famille *bénoué-congo* (plus de quatre-vingt langues dans le Sud du Cameroun dont la majorité appartiennent à la branche *bantoïde*).

La carte de la figure 22 présente la répartition spatiale de ces six familles linguistiques au Cameroun.

### *Dans la zone étudiée*

Dans une période historique antérieure à l'arrivée des Arabes et des Peuls, antérieure aussi à l'établissement des têtes de pont de l'empire du Bornou que sont les peuplements kanuri de cette région, notre zone d'étude tombait tout entière dans la mouvance de deux ensembles linguistiques totalement différents : la famille tchadique (phylum afro-asiatique) et la branche adamawa (phylum niger-kordofanien).

L'implantation des Kanuri, l'arrivée des Arabes et la conquête peule ont conduit à une situation plus diversifiée : de nos jours les trois phylums sont représentés dans la zone qui nous concerne ; et ils ne sont, au Cameroun, *en contact que dans cette zone*.

En effet, au nord de la zone (c'est-à-dire dans le Logone-et-Chari), si l'on excepte quelques villages kanuri, on peut dire que seul le phylum afro-asiatique est représenté (arabe, mandage, munjuk).

Et au sud de la zone, abstraction faite des petites enclaves résiduelles gbwata (= bata) et zime qui sont l'extrême pointe méridionale de l'avancée des populations de langues tchadiques, il n'y a que des langues niger-congo (fulfulde et langues adamawa).

La zone étudiée peut donc se définir aujourd'hui comme la zone de contact et d'interpénétration entre les trois grands phylums linguistiques, limitée au nord et au sud par les deux zones homogènes de l'afro-asiatique et du niger-congo.

Cette définition, purement linguistique, rejoint de façon remarquable celle que se sont donnée nos collègues géographes, en se fondant sur des considérations de densité de population : zone de très dense occupation des sols, limitée au nord comme au sud par des zones nettement moins peuplées.

Ce n'est certes pas un hasard. Il y a forte densité parce qu'il y a eu, au long des siècles, convergence et accumulation de populations de très diverses origines. On comprend dans ces conditions, avec ce que cela suppose comme brassage démographique et culturel, que l'histoire du peuplement de cette partie du Cameroun soit très difficile à reconstituer. C'est une raison de plus pour tirer le maximum de profit des informations que nous livre la classification des langues.

Le tableau résume de façon synoptique les sections 1, 2, 3, qu'on vient de lire.

Tableau 14 : Phylums, familles de langues et langues

PHYLUM	FAMILLES		LANGUES REPRÉSENTÉES	
	nbre total en Afrique	dont au Cameroun	au Cameroun	dans la zone étudiée
AFRO-ASIATIQUE	5	sémitique	arabe	arabe
		tchadique	plus de cinquante	toutes sauf – groupe «kotoko» – lame
NILO-SAHARIEN	6	saharien	kanuri	kanuri
NIGER-KORDOFAN	6	ouest-atlantique	fulfulde	fulfulde
		adamawa-oubanguien	une trentaine	– groupe «fali» – mundang, tupuri, mambay
		bénoué-congo	environ 80	aucune
TOTAUX	17	6	environ 160	58

## INVENTAIRE ET CLASSIFICATION DES LANGUES

### Conventions

Nous dresserons cet inventaire famille par famille en suivant l'ordre d'exposition du tableau 2.

Précédant la liste des langues, une brève notice fera le point sur la famille dans son ensemble : historique des recherches, classification interne, recherches en cours.

La liste proprement dite sera présentée selon les conventions qui suivent :

- (a) chaque *langue* sera identifiée par son numéro dans l'inventaire, entre crochets carrés, précédant le glossonyme standard proposé ;
- (b) derrière le g.s.p., et entre parenthèses, suivront, le cas échéant, et dans cet ordre, les informations que voici :
  - précédée de la mention o.i.s., la transcription en orthographe internationale standardisée du g.s.p.
  - précédée du signe =, la ou les appellations antérieurement données à la langue, par l'administration, les auteurs, les missions, etc.

ex. : [7] xədi (o.i.s. hedi = hidé = ftour = tourou).

- (c) sous cette ligne d'identification de la langue, on inscrit les uns au-dessous des autres, et décalés à droite par rapport au g.s.p., chacun des *dialectes* que compte la langue ; le cas échéant suivront entre parenthèses et précédés du signe = les noms administratifs ou d'usage courant donnés au dialecte considéré.

ex. : [3] wandala

- wandala (= mandara)
- malgwa (= gamergou)
- mura (= mora = kirdi-mora)

- (d) Les commentaires éventuels seront rassemblés après la liste des langues, avec renvoi à leur numéro d'identification.
- (e) Trois cartes illustrent cet inventaire :
- celle de la figure 23 présente les groupes de langues en situant la zone étudiée dans l'ensemble du Nord-Cameroun (du Lac Tchad à la falaise de Ngaoundéré) ;
  - celle de la figure 24 reprend les mêmes informations à une plus grande échelle dans les limites de la zone étudiée ;
  - celle de la figure 25 localise chacune des langues énumérées dans l'inventaire.

### *Inventaire et Classification*

#### a. PHYLUM AFRO-ASIATIQUE

##### a1. FAMILLE SÉMITIQUE

[1] arabe

##### COMMENTAIRES :

L'arabe est la seule langue sémitique parlée au Cameroun. Il s'agit de la variété dialectale dite « choa » (appellation non reconnue par les locuteurs eux-mêmes qui disent parler « arabe » tout simplement). Elle n'est parlée que dans la frange nord de la zone étudiée (extrême nord du Margui-Wandala et du Diamaré), son aire d'extension principale se situant dans le Logone-et-Chari, où elle assume de surcroît une fonction véhiculaire.

##### a2. FAMILLE TCHADIQUE

Les langues de cette famille sont parlées dans la partie méridionale du bassin du lac Tchad (d'où leur nom), au Nigéria, au Cameroun et au Tchad. Le hausa est parlé également au Niger et même jusqu'au Soudan, au Nord du Togo et du Bénin.

Au Cameroun, nous avons relevé 54 langues tchadiques (dont une langue morte, le zumaya). Certaines s'étendent de part et d'autre de la frontière avec le Nigeria : hya, gude, gbwata, gɔlvaxdaxa, wandala, gɔvoko ; d'autres, de part et d'autre de la frontière avec le Tchad : munjuk (= mousgoum), masa, musey, malgbe, lagwan, kera, lame.

D'après la dernière classification de P. NEWMAN (1977), reprise dans *l'Inventaire des études linguistiques sur les pays d'Afrique noire d'expression française et sur Madagascar* du CILF (D. BARRETEAU éd., 1978), les langues tchadiques se répartissent en quatre branches. Toutes sont représentées dans notre zone d'étude ; cependant les branches occidentale et orientale ne le sont l'une et l'autre que par une seule langue, respectivement le hausa et le kera. On comprend, dans ces conditions, que nos données et nos premiers essais de comparaisons lexicales et de lexicostatistique ne nous permettent que de compléter, de préciser et d'affirmer la classification interne des branches et des groupes posée par P. NEWMAN (1977), sans remettre en cause le cadre général.

De façon à harmoniser les noms des quatre branches dans une terminologie de points cardinaux, nous remplacerons l'appellation « branche Biu-Mandara » par « *branche centrale* », et « *branche masa* » par « *branche méridionale* ».

Le tableau 2 présente la classification des langues tchadiques du Cameroun jusqu'au niveau des groupes. Deux groupes liés par une accolade forment un « *groupe combiné* ». Sont entre parenthèses les groupes qui sont en dehors de la

zone étudiée ; il s'agit des groupes yedina (= boudouma), mandage et mida'a (ethniquement comptés parmi les kotoko), tous trois situés dans le Logone-et-Chari.

**Tableau 15 : les groupes de la famille tchadique**

F A M I L L E  T C H A D I Q U E	BRANCHES	SOUS- BRANCHES	GROUPES
	occidentale	A	hausa
	centrale	A	{ wandala mafa
			{ margi gbwata daba
		B	munjuk kaɗa (yedina) (mandage) (mida'a)
	méridionale		masa
orientale	A	kwang	

*Liste des langues tchadiques*

BRANCHE OCCIDENTALE  
SOUS-BRANCHE A

Groupe hausa

[2] hausa (= haoussa)

BRANCHE CENTRALE  
SOUS-BRANCHE A

1/2. groupe combiné wandala-mafa

1. groupe wandala

- sous-groupe est

[3] wandala

- wandala (= mandara)

- mura (= mora = kirdi-mora = mora massif)

- malgwa (= gamergou)

[4] galvaxdaxa (o.i.s. gelvahdaha = glavda = guélébda)

[5] parəkwa (o.i.s. parekwa = podokwo)

- sous-groupe ouest

[6] gəvoko (o.i.s. gevoko = ngossi)

[7] xadi (o.i.s. hedi = hidé = ftour = tourou)

[8] mabas

2. groupe mafa

- sous-groupe nord-est

[9] ndreme (= vamé-mbrémé)

- ndreme (= vamé)

- mbərem (= mbrémé)

- dəmwa (= doumé)
  - pəlasla (= gwendélé)
  - hurza (= ourza)
  - [10] mbuko (= mbokou)
  - sous-groupe nord-ouest
  - [11] matal (= mouktélé = muktile)
  - sous-groupe sud
  - a) [12] wuzlam (= ouldémé)
  - [13] muyang (= mouyengué = mouyeng)
  - [14] maḏa (o.i.s. mada)
  - [15] məlokwo (o.i.s. molkwo = mokyō-molkoa)
  - b) [16] zulgwa
  - zulgwa (= zulgo), minew (= minéo)
  - gemzek (= gemjek)
  - [17] ɖugwor (= dougour)
  - ɖugwor
  - mikere (= mikiri = mofou de Mikiri)
  - [18] merɛy (= meri = mofou de Méri)
  - c) [19] giziga-nord (= giziga de Maroua, Dogba, Tchéré)
  - [20] giziga-sud (= giziga de Loulou, Moutouroua, Midjivin)
  - [21] mofu-nord (= mofou de Douroum, Douvangar, Wazang)
  - [22] mofu-sud (= mofou de Mokong, Goudour, Zidim = mofu-gudur)
  - d) [23] cuvok (= tchouvok)
  - [24] mefeɛ (= boula hay)
  - mefeɛ, sarak (= sirak), muhura (= mouhour)
  - shūgule (= chououlé)
  - [25] mafa (= mofa = matakam)
  - mafa-ouest : Magoumaz, Mavoumay
  - mafa-centre : Ouzal, Koza, Mokola, Mokolo, Ldamtsaï
  - mafa-est : Souledé, Roua
- 3/4. Groupe combiné margi-gbwata
3. Groupe margi
- [26] psikye (= psiki = kapsiki)
  - psikye
  - zləŋə (= zlenge)
  - wula (= wula-xaŋku « wula-massif » = woula)
  - [27] hya (= Amsa = ghyɛ ?)
  - [28] bana
4. Groupe gbwata
- sous-groupe nord
  - a) [29] jimɪ (= djimi)
  - [30] guḏɛ (o.i.s. gude = goudé)
  - b) [31] zilivə (o.i.s. zilive = zizilivəkən = fali de Jilvu)
  - c) [32] sharwa
  - [33] tsuvan (= Tələki)
  - sous-groupe centre
  - [34] njanyi
  - sous-groupe sud
  - [35] gbwata (= gwaate = gbwaati = bwaare = bata)
5. Groupe daba
- sous-groupe nord
  - [36] buwal (= gadala)
  - [37] gavar (= gawar = kortchi)
  - sous-groupe sud
  - [38] hina
  - [39] daba
  - daba
  - mazagway (= musgoy)
  - tpala (= kola)

SOUS-BRANCHE B

6. Groupe kaḍa  
[40] kada (o.i.s. kaḍa = guidar = baynawa)
7. Groupe munjuk  
[41] munjuk (= mousgoum)  
- muzuk (= mousgoum de Guirvidig)  
- mpus (= mousgoum de Pouss)  
- beege (= jafga)  
- vulum (au Tchad = mulwi)

Les langues des groupes 8, 9 et 10 sont citées pour mémoire puisque leur aire d'extension est en dehors de la zone étudiée).

8. Groupe midá'a  
[a] jina (= zina)  
- jina  
- muxule (= muhule)  
[b] majəra (o.i.s. majera = mazera)
9. Groupe mandage (= kotoko)  
- sous-groupe sud  
[e] lagwan (= logone)  
[d] msər (o.i.s. mser = kousséri)  
- sous-groupe nord  
[e] aaḍə (o.i.s. afade)  
[f] maslam (maltam)  
- maslam  
- sahu (= sao)  
[g] malge (= malgwe = goulfeï)  
[h] mpadə (o.i.s. mpade = makari)
10. Groupe yedina  
[i] yedina (= yəd + na = boudouma)

BRANCHE MÉRIDIONALE

Groupe masa

- sous-groupe nord  
[42] masa (= massa)  
- masa-ouest : wina, gizay  
- masa-centre : yagwa, domo, walya, bugudum  
- masa-est (Tchad ?)
- [43] zumaya  
[44] musey (musina = musey ; moussey = musey)
- sous-groupe sud (pour mémoire, au sud de la zone étudiée)  
[j] ʔime (= pévé = lamé)

BRANCHE ORIENTALE

SOUS-BRANCHE A

Groupe kwang

- [45] kera

COMMENTAIRES :

La famille tchadique est la famille linguistique la plus importante, numériquement, dans le Nord-Cameroun, mais aussi la plus différenciée puisque nous comptons 54 langues tchadiques dont 44 dans la zone concernée par cet ouvrage. [2] Le hausa est très peu représenté dans cette zone, sinon par quelques flots à Garoua, Guider ou Maroua. Cependant, dans la zone frontalière, le hausa est compris comme langue seconde par les personnes ayant vécu au Nigeria.

[3] Le dialecte mura représente une forme archaïque de la langue wandala. C'est la langue maternelle des « Kirdi-Mora » qui habitent dans le massif de Mora. Pour eux, il ne s'agit pas d'une langue véhiculaire comme c'est le cas pour les Ndreme qui apprennent le wandala.

[4-5-6-7] Les langues gəlvaxdaxa, parəkwa, gəvoko et xədi sont plus connues respectivement sous les noms : glavda, podokwo, ngosi, hidé.

[9] ndreme est le nom d'un dialecte que nous avons pris comme référence pour désigner un groupe de cinq dialectes entre lesquels il y a intercompréhension : ndreme, mbərem, dəmwə, pəlasla, hurza. Nous avons choisi cette appellation pour des raisons sociologiques et géographiques : le massif de Ndreme se situe au centre de cette zone et aurait joué un rôle historique important.

Des recherches en cours préciseront les relations entre ces différents dialectes.

[16] Par l'appellation zulgwa, nous désignons à la fois le dialecte zulgwa et l'ensemble zulgwa-minew-gemzek. Le zulgwa et le minew sont des parlers très proches tandis que le gemzek est un peu plus distant. Ces trois variantes constituent une langue unique.

[17-18] Les deux noms dʒugwor et merey se prononcent respectivement [dʒugwɔr] et [mɛrɛy] devant pause, [dʒugur] et [meri] en contexte.

[19] A la façon des Mundang « guiziguizés » de Midjivin, les habitants du massif de Tchéré, appelés parfois « Mofou de Tchéré », ont adopté définitivement la langue giziga. Nous n'avons aucune indication sur la nature de l'ancienne langue « tchére », si toutefois elle a bien existé.

[21-22] L'appellation mafaw, signalée par C. HOFFMANN (1971), [mɔfɔw] devant pause, [mɔfu] en contexte, n'est utilisée par les locuteurs que pour désigner le massif et le clan mafaw, au sud de Mokong.

Les habitants des régions de Douroum, Douvangar, Wazang, et ceux de Mokong, Goudour, Zidim, Zidim, se désignent tout simplement comme des « hommes de la montagne ».

Sur le plan linguistique, le mofu-nord (Douroum, Douvangar, Wazang) est très proche du mofu-sud (Mokong) bien qu'il s'agisse incontestablement de deux langues distinctes.

[23] Le cuvok (tchouvok) est proche de la langue mefele et surtout du dialecte muhura.

[24] Les Mefele sont parfois désignés par les Mafa comme des Bəlahay (hay est une marque de pluriel), Boula hay dans la littérature.

Il faut noter que le dialecte shügule est séparé géographiquement du dialecte mefele par le massif de Ldamtsai, Mavoumay (langue mafa).

[26] [psikyɛ] devant pause, [psiki] en contexte. Dans l'appellation « kapsiki » (de même que dans gamergou) ka- est un préfixe servant à former l'ethnonyme pluriel.

[27] Le hya, langue parlée à Amsa, au sud de la zone psikye, correspond probablement au « ghyɛ » que R. MOHRLANG (1972) considère, avec le psikye, comme un des dialectes higi. Pour notre part, nous considérons le higi, le psikye et le hya comme trois langues distinctes, bien qu'étroitement apparentées.

[35] Correspondant à l'appellation courante de « bata », gbwata (gbwata, gbwaata au Cameroun, bwaara au Nigeria) est le véritable ethnonyme singulier. Le pluriel est gbwate (gbwatɛ, gbwaati, gbwatiye au Cameroun, bwaare au Nigeria). Les locuteurs désignent leur langue comme la « langue des Gbwata » : ma gbwate (ma gbwatɛ, ma gbwaati, ma gbwatiye au Cameroun, ma bwaare au Nigeria).

Gbwata nous paraît l'appellation la plus simple pour désigner à la fois la population et la langue.

[40] L'appellation kaɖa, encore jamais signalée dans la littérature, est le nom propre correspondant à la langue et à l'ethnie « gidar ». Des vérifications

complémentaires devront être faites pour savoir si cette appellation s'applique bien à toute la population.

[41] Le terme *munjuk* correspond vraisemblablement à la forme archaïque du nom (racine que l'on retrouve dans l'ethnonyme pluriel : *munjakay*).

Le *muzuk* est le dialecte parlé dans la région de *Guirvidig*. L'appellation « *mousgoum* », employée au Cameroun, n'est pas utilisée par les locuteurs.

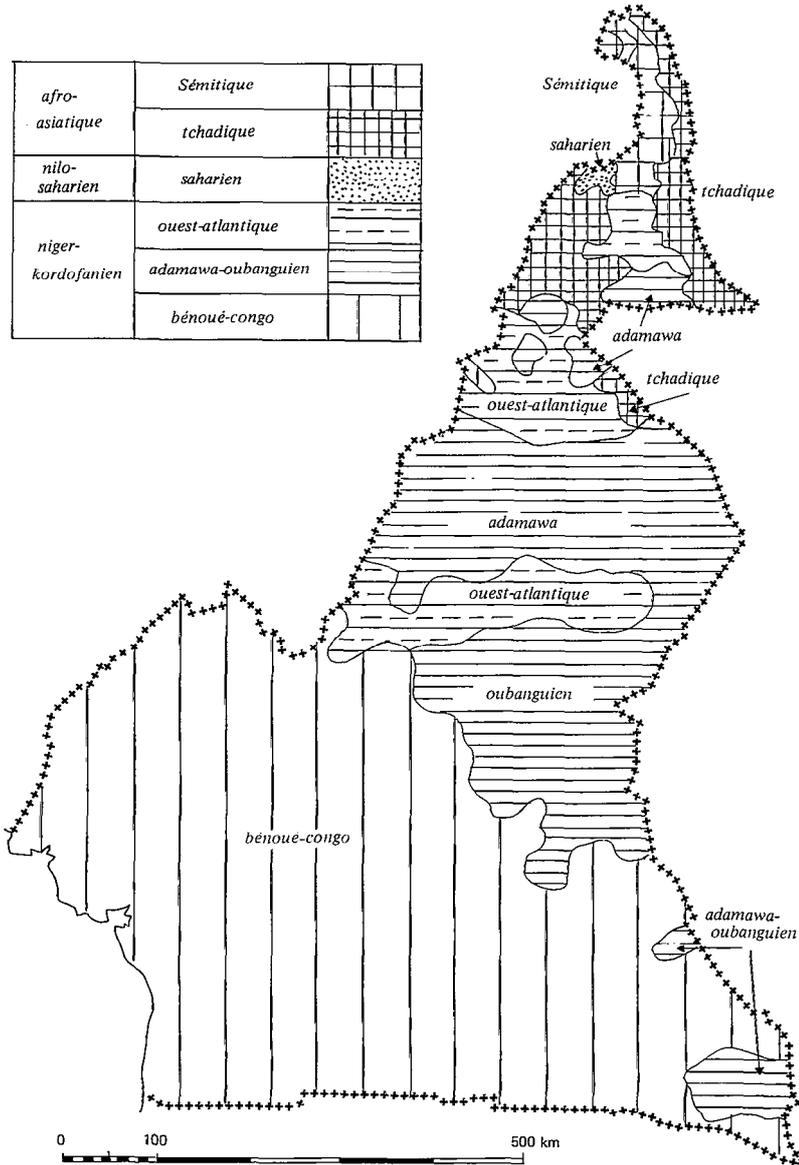


Fig. 22 Cameroun ; familles de langues

Groupe *mida'a* : *mida'a* ou *da'a* est le nom donné par les Mandage pour désigner le groupe *jina*, *muxuli*. Nous n'avons pas eu l'occasion de vérifier sur place si cette appellation est reconnue par les intéressés eux-mêmes. Dans la littérature, ce terme apparaît sous les formes *midah*, *daa*.

Groupe *mandage* : *mandage* est le véritable nom que se donne le groupe « *kotoko* ». Les six langues de ce groupe (*lagwan*, *msər*, *afadə*, *maslam*, *malgbe*, *mpadə*) sont bien distinctes.

Le dialecte *sahu*, variante proche du *maslam*, est parlé à *Sao*, au nord de *Maltam*. [42] Au Cameroun, la langue *masa* peut se subdiviser en deux groupes dialectaux : les dialectes de l'ouest comprenant les parlers *gizay* et *wina*, et les dialectes du centre comprenant les parlers *yagwa*, *domo*, *walya* et *bugudum*. Nous avons peu de connaissances sur les dialectes de l'est, parlés au Tchad.

[43] Une dizaine de mots ont été enregistrés en *zumaya* auprès du dernier locuteur, probablement, de cette langue disparue. Ainsi que le confirme la tradition orale, son apparentement au groupe *masa* ne fait pas de doute.

[45] Le *kera* est parlé par des petits groupes isolés et dispersés dans les départements du *Mayo-Danaï* et du *Diamaré*. Son centre d'implantation se localise essentiellement au Tchad.

b. PHYLUM NILO-SAHARIEN  
(FAMILLE SAHARIENNE)

[46] *kanuri*

COMMENTAIRES :

Le *kanuri* est la seule langue de ce phylum présente au Cameroun (famille saharienne). Il est, au Cameroun communément appelé « *bornouan* », « *sirata* » ou « *kolere* » (en *fulfulde*). Son implantation principale en Afrique est aux confins du *Nigeria* et du *Niger*.

Bien que relativement peu nombreux au Cameroun, les locuteurs de cette langue, par leur implantation dispersée et leur activité économique, en accroissent la zone d'influence de telle sorte qu'au Nord de *Maroua* et de *Mora* il semble bien que le *kanuri* vienne, sur les marchés, concurrencer les autres langues véhiculaires.

c. PHYLUM NIGER-KORDOFAN  
c1. FAMILLE OUEST-ATLANTIQUE

[47] *fulfulde* (= *peul* = *fulani*)

COMMENTAIRES :

Quelques précisions terminologiques : *fulfulde* est le nom que les locuteurs donnent eux-mêmes à leur langue. Les Français emploient pour la langue et l'ethnie le terme « *peul* » et les Anglais le terme « *fulani* ». En *fulfulde*, pour désigner l'appartenance ethnique, on dit au singulier *pullo* (= « un *peul* ») et au pluriel *fulbe* (= « des *peuls* »).

La diaspora *peule* s'étend de la *Guinée* au *Soudan* avec une remarquable homogénéité linguistique, si l'on tient compte des distances géographiques en jeu. Une assez nette frontière dialectale passe cependant par le *Niger*, séparant dialectes de l'ouest et dialectes de l'est.

Au Cameroun, on peut parler d'un continuum dialectal qui irait de *Maroua* à *Ngaoundéré* et *Meiganga*. Pour autant qu'on puisse formuler un jugement objectif en cette matière, la langue la plus conservatrice, c'est-à-dire celle qui respecte le plus les contraintes d'accord de classes, serait celle de la zone de *Maroua*. Des

nivellements analogiques se produiraient de plus en plus nombreux au fur et à mesure qu'on descendrait vers le sud. Le tableau se complique aussi du fait du rôle véhiculaire du fulfulde, ce qui implique que peuvent coexister au même endroit un fulfulde langue maternelle et un fulfulde véhiculaire (donc à tendance simplificatrice).

Les Mbororo sont une fraction peule qui a conservé le mode de vie nomade. Ils parlent fulfulde, avec des variations dialectales qui leur sont propres.

Dans la zone qui nous concerne, le dialecte conservateur du Dïamaré regroupe numériquement la majorité des locuteurs du fulfulde. Les variantes de Guïder et de Garoua font la transition avec le dialecte de l'Adamawa.

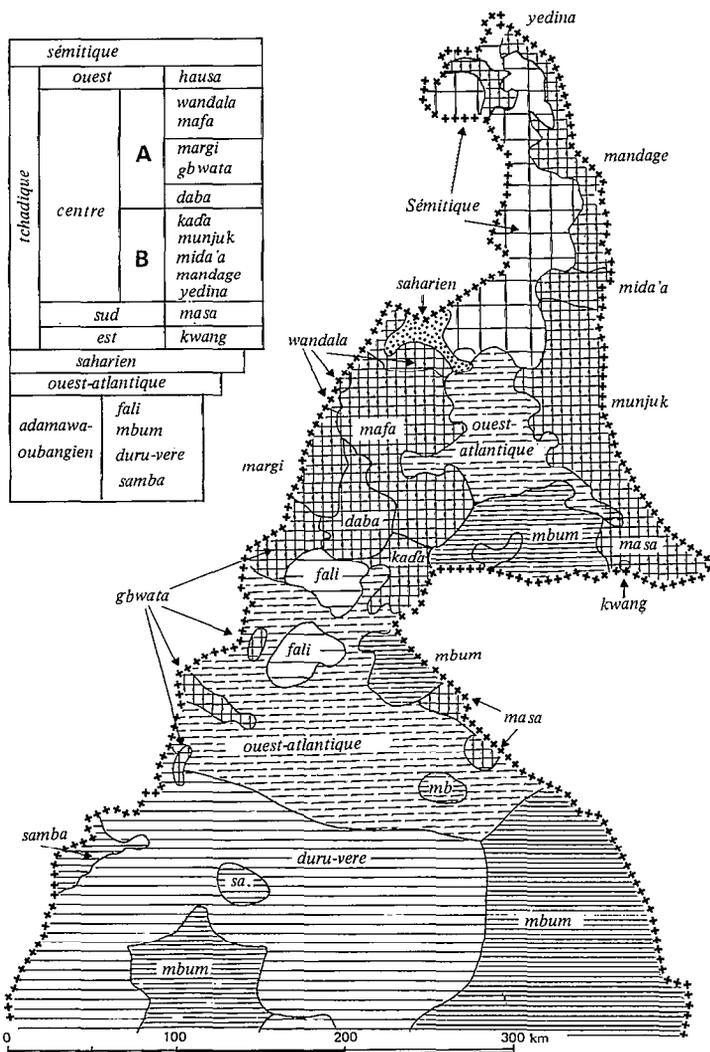


Fig. 23 Les groupes de langues dans l'ensemble du Nord-Cameroun

c2. FAMILLE ADAMAWA-OUBANGUIENNE

Comme le montre la carte de la figure 23, la famille adamawa-oubanguienne est, après la famille bénoué-congo, celle qui recouvre la plus grande portion du territoire camerounais. Elle se subdivise en deux branches :

- la *branche oubanguienne* représentée au Cameroun essentiellement par le grand groupe gbayà, et le baka, langue des pygmées de l'est ;
- la *branche adamawa* qui compte au Cameroun un peu moins d'une trentaine de langues.

Cette dernière seule intéresse, par ses groupes les plus septentrionaux, notre zone d'étude.

La branche adamawa reste dans son ensemble encore très mal connue. Depuis que J. GREENBERG (1963) en a posé l'unité, aucune étude d'ensemble n'est venue en préciser la structure interne, et les quatorze groupes non hiérarchisés en lesquels il l'a subdivisée ne constituent de toute évidence qu'une hypothèse provisoire minimale. Pour quelques proportions et le dernier état de la question, on se reportera à R. BOYD (1974, 1978). On peut espérer que l'exploitation des enquêtes ALCAM apportera quelques précisions à ce sujet, mais elles n'intéresseront que les quatre groupes attestés au Cameroun (entre parenthèses figure le numéro que leur attribue GREENBERG ; pour leur localisation, voir figure 25) :

- (2) groupe samba (= Tchamba)
- (4) groupe vere-duru (centré sur Poli et Tignère)
- (6) groupe mbum
- (11) groupe falì

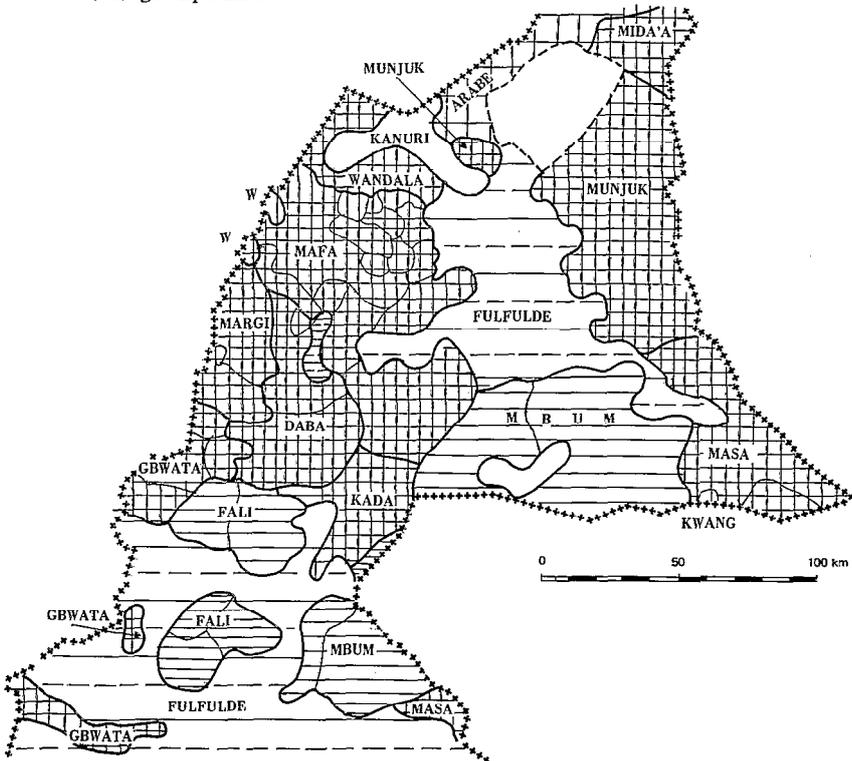


Fig. 24 Les groupes de langues de la région



- sous-groupe sud
  - [54] kaang (= kangou)
  - [55] fali-Tinguelin
    - Ram
    - Ndoudja
    - Toro
  - [56] fali-Bélé (= fali du Bélé-Féré)
- Non classées et éteintes
  - [57] + gewe (= duli)
  - [58] + nimbari (= nyam-nyam du mayo Kébi = bari)

COMMENTAIRES :

[48], [49], [50] sont également parlées au Tchad. Les distances linguistiques qui séparent ces trois langues sont relativement élevées, de l'ordre de celles qui séparent deux sous-groupes distincts dans la famille tchadique. Le tupuri [49] avait été par erreur classé parmi les langues tchadiques par GREENBERG, au vu d'un vocabulaire qui s'est avéré être kera (voir K. EBERT, 1974).

[51] à [56] : L'unité du groupe tout entier ne pose pas de problème ; les six langues qui le composent sont étroitement apparentées, mais doivent être néanmoins, selon les critères que nous nous sommes donnés, comptées comme autant de langues distinctes. La partition en deux sous-groupes nord et sud, est également très nette. Le nom fali n'est pas employé par ceux que l'on dénomme ainsi. Nous continuons tout de même à l'employer, assorti d'une précision géographique en [51], [52], [55] et [56], faute d'un glossonyme qui serait accepté par l'ensemble des locuteurs des divers dialectes dont chacune de ces langues est la réunion. Car, non seulement il y a six langues fali, mais encore chacune de ces langues se fragmente-t-elle en autant de parlers, voire de dialectes, qu'il y a de villages ou de massifs montagneux dans son aire d'extension.

[51] Les locuteurs de Dourbeye disent parler le mongo, mais ceux des massifs voisins donnent à leur parler le nom de leur massif : exemple, matungu (= Matoungou). Nous regroupons le tout sous l'appellation conventionnelle « fali-Dourbeye ».

[52] Regroupe sous un nom conventionnel les parlers buyum, raan, batum, reusi et basum.

[55] : Dans le parler de Ndoudja, on emploie maŋgo (cf. le commentaire sur [51]) pour désigner la langue et l'ethnie.

[54] et [56] : Tout en étant séparées géographiquement par le massif du Tinguelin, ces deux langues semblent nettement plus proches entre elles qu'elles ne le sont de [55].

[56] : Nos enquêtes ont porté sur deux parlers qui s'avèrent très proches : gbɛla et puuri.

[57] Ne nous est plus accessible que par une liste de mots dans STRÜMPELL (1922). C'est dans les notes introductives de cet article que l'auteur pose l'équivalence gewe = duli. Toujours selon STRÜMPELL, le gewe ou duli se rapprocherait du groupe duru (= dui).

[58] « Nyam-nyam » du mayo Kébi, ne doit pas être confondu avec le « nyam-nyam » de la région de Galim dont le vrai nom est zuga. C'est STRÜMPELL (1922) qui pose l'équivalence « nyam-nyam Kébi » = nimbari (ou bari). GREENBERG, 1963, sans doute au vu du vocabulaire de STRÜMPELL (1910), fait du nimbari le membre unique du groupe 12 de la branche adamawa.

### LES LANGUES VÉHICULAIRES ET LE MULTILINGUISME

La carte de la figure 26 présente les aires d'influence des langues véhiculaires dans le nord du Cameroun, de l'Adamawa au lac Tchad.

Cinq langues ont dans cette région un rôle véhiculaire, par ordre d'importance décroissante : le *fulfulde*, l'*arabe*, le *wandala*, le *kanuri* et le *hausa*.

Dans l'ensemble de la région, comme dans la plus grande partie de la zone qui nous concerne plus particulièrement ici, c'est le *fulfulde* qui s'impose comme la langue véhiculaire la plus importante : la conquête, le rôle de l'Islam, le type d'organisation sociale mis en place sont autant d'éléments liés qui ont concouru à l'expansion du fulfulde. Nous renvoyons sur ces points au chapitre sur les sociétés.

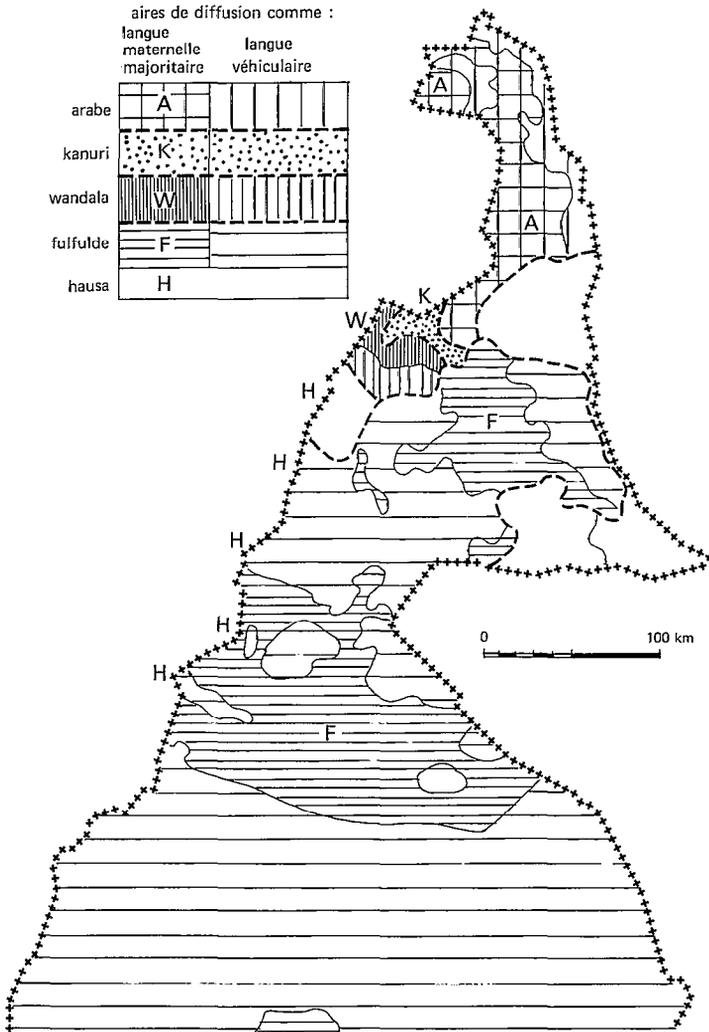


Fig. 26 Les langues véhiculaires

La liaison entre pouvoir politique centralisé et rayonnement linguistique ressort tout autant du cas du *wandala*, langue du royaume du Mandara, qui étend son aire d'influence sur les communautés linguistiques voisines : les Parakwa (= Podokwo) et Muyang parlent wandala dans une proportion de 50 %, les Matal, Mađa et Wuzlam dans une proportion de 70 %, les Ndreme à 80 % (chiffres tirés de l'enquête mandara d'A. KORDASS, 1977) ; le nord seul du pays mafa est touché. La limite sud entre la zone d'influence du wandala et celle du fulfulde passe par le pays zulgwa, les Gemzek parlent déjà davantage fulfulde que wandala (le fulfulde a d'ailleurs tendance à s'étendre de plus en plus vers le nord, jusqu'à Mora même).

L'*arabe* est une langue véhiculaire en milieu mandage (= kotoko), c'est-à-dire sur l'ensemble du département du Logone-et-Chari. Mais dans la zone qui nous concerne, les groupements arabes sont le plus souvent minoritaires et leur langue est supplantée par le *wandala*, le *kanuri* ou le *fulfulde*.

Le *kanuri* et le *hausa* sont des langues de très grande extension chez le voisin nigérian, et de ce fait jouissent d'un certain rayonnement qu'entretiennent les relations commerciales de part et d'autre de la frontière. Cependant leur rôle véhiculaire est très marginal au Cameroun et ne déborde pas, pour le *kanuri*, les zones d'implantation des locuteurs natifs (assez dispersés, il est vrai), et pour le *hausa*, le voisinage immédiat de la frontière.

Il faut, pour être complet, mentionner le *français*, dont l'usage reste très limité dans les populations rurales tout comme en ville en dehors des populations d'âge scolaire. Ceci n'est que le reflet direct du taux de scolarisation qui est encore très faible.

Un certain nombre de facteurs ont contribué et contribuent encore à l'extension des langues véhiculaires :

– *Le morcellement linguistique* : des groupes humains historiquement et sociologiquement apparentés sont tellement différenciés sur le plan linguistique qu'ils préfèrent, pour leurs échanges, utiliser une tierce langue, la langue véhiculaire. Il en est ainsi des populations du Centre-Massif qui adoptent le *wandala*, des six groupes fuli qui utilisent le *fulfulde*, des Mandage qui communiquent d'un groupe à l'autre par le truchement de l'*arabe*.

– *L'accroissement des moyens de communications*, notamment le développement du réseau routier, favorise les contacts de langues, désenclavent les communautés et contribuent donc puissamment à l'expansion des véhiculaires. La descente des montagnards en plaine également.

– *L'urbanisation et les migrations* en direction des centres urbains vont dans le même sens : la ville est par excellence le lieu d'apprentissage des langues véhiculaires. Ainsi, le *fulfulde*, langue dominante à Maroua et Garoua, s'implante dans des villes comme Mokolo et Yagoua qui étaient pourtant jusqu'alors en dehors de son aire d'influence. Bien plus, de retour au village, les jeunes gens continuent à pratiquer la langue auréolée du prestige de la modernité qu'ils ont acquise en ville, contribuant ainsi à sa propagation. La liaison positive entre mobilité géographique ou urbanisation et usage des langues véhiculaires devrait ressortir d'une enquête par sondage à grande échelle intégrée à l'Enquête Nationale sur la Fécondité dont on attend le dépouillement. On devrait aussi y trouver des réponses précises sur les taux différentiels de connaissance des véhiculaires selon les classes d'âge et selon le sexe.

– *Enfin l'islamisation* reste encore aujourd'hui un vecteur très efficace de l'accroissement de l'audience du *fulfulde* (et du *wandala* dans sa zone d'influence). Car se convertir à l'islam c'est du même coup adopter le mode de vie et la langue des Fulbé, et, dans la plupart des cas, rejeter avec les anciennes pratiques l'ancienne langue, au moins à terme, selon un processus bien attesté que l'on peut

schématiser ainsi (où  $L_1$  symbolise la langue première ou « maternelle »,  $L_2$  la langue véhiculaire acquise) :

1<sup>re</sup> génération : bilinguisme naissant  $L_1 > L_2$

i.e. bilinguisme déséquilibré qui reste en faveur de la langue première.

2<sup>e</sup> génération : bilinguisme équilibré  $L_1 = L_2$

avec cependant amorce d'une répartition fonctionnelle de l'utilisation de  $L_1$  et de  $L_2$ .

3<sup>e</sup> génération : bilinguisme déséquilibré  $L_1 < L_2$

$L_1$  se cantonne peu à peu aux activités domestiques et sans prestige ;  $L_2$  est la langue des relations sociales valorisées.

En fait, dans bien des cas, le processus paraît être encore plus rapide que ne le suggère le schéma et aboutit à brève échéance à la disparition de  $L_1$ . Ceci s'est produit, nous le répétons, pour le *zumaya*, le *nimbari*, le *gewe* ; le processus est en cours pour le *ndreme* face au *wandala*, pour le *giziga-nord* face au *fulfulde* (dont l'assaut est renforcé par la proximité de Maroua), pour le *mabas* également sous la pression conjuguée du *masa* et du *fulfulde* ; il est presque à son terme pour le *gbwata* qui cède le pas au *fulfulde*.

Il est cependant des zones peu touchées par les langues véhiculaires : ce sont les aires d'implantation de langues qui disposent d'un poids démographique suffisant pour résister à la poussée des langues véhiculaires mais qui ne peuvent prétendre elles-mêmes jouer une fonction véhiculaire, faute de ces éléments sociologiques déterminants que nous soulignons plus haut : structure politique centralisée, rôle économique dominant, prestige lié à la religion, dispersion et/ou mobilité géographique des locuteurs.

C'est le cas des langues *masa*, *masa* et *tupuri*.

Ces langues peuvent même, sous certaines conditions, étendre leur influence sur des communautés linguistiques voisines mais numériquement moins importantes.

Ainsi la très forte et très dense communauté *masa* attire dans son orbite les petits groupes *mefe*, d'autant que la proximité linguistique entre le *masa* et le *mefe* ne peut que faciliter l'apprentissage du *masa* par les locuteurs *mefe*.

La même situation se présente entre le *musey* (*musira*=*musey* ; *moussey*=*musey*) et le *masa*, langues distinctes mais étroitement apparentées : les *Musey* comprennent et parlent pour la plupart *masa*, l'inverse n'étant pas vrai.

Ceci nous amène à considérer les faits de multilinguisme en général, et non plus seulement ceux qui résultent de l'utilisation des langues véhiculaires. Sur ce point, les estimations chiffrées de l'enquête par sondage déjà signalée apporteront d'intéressantes précisions, mais on peut d'ores et déjà dégager quelques tendances générales.

– Les membres des communautés linguistiques de faible importance numérique sont plus fréquemment bilingues ou multilingues que ceux qui parlent comme langue première une langue de grande extension ou une langue véhiculaire :

ex. 1 : les *Mabas* parlent tous en plus de leur langue le *masa* et/ou le *fulfulde*.

ex. 2 : les *Tsuvan* (= *Téléki*) parlent en très grand nombre le *sharwa* (langue du gros bourg de Tchévi) et/ou le *guḍé*. Les *Sharwa* eux-mêmes parlent pour la plupart le *gu e*. Sans être une langue véhiculaire, le *guḍé* est donc en voie de s'imposer dans la région de Bourrha-Boukoula-Tchévi.

ex. 3 : à l'inverse, les *Mafa*, tout comme les *Masa* et les *Tupuri*, sont peu multilingues.

– Le multilinguisme est de règle dans les régions à grande fragmentation linguistique où de surcroît ne s'impose pas de façon nette une langue véhiculaire. Il en est ainsi dans la région de Méri et Tokombéré, ou dans celle de Tchévi déjà citée.

– Un fort taux de multilinguisme peut aussi résulter de l'imbrication géographique de plusieurs populations, accompagnée d'échanges matrimoniaux et commerciaux multiples entre les sociétés en présence. C'est le cas qui prévaut à l'est et au nord-est de Mora où s'interpénètrent Malgwa (= gamergou), Kanuri et Arabes.

– Enfin le multilinguisme est favorisé par la proximité linguistique des langues en présence. Nous l'avons vu lorsqu'il y a déséquilibre numérique aboutissant à une domination linguistique d'un groupe sur l'autre (cas *mafa/mefe*, ou *masa/musey*); c'est aussi vrai lorsque se trouvent en présence plusieurs communautés linguistiques de poids comparables: zone de Méri-Tokombéré (*zulgwa, merey, mbuko, mɛlokwo*), zone de contact entre Giziga et Mofu.

Telle est, esquissée à grands traits, la situation linguistique et sociolinguistique de cette région aujourd'hui. Mais l'évolution continue. Ainsi, le long des grands axes routiers, tels ceux récemment retracés de Mora à Maroua et surtout de Maroua à Garoua, les implantations nouvelles de populations (Giziga, Kaɗa, Mundang, Maɗa, Wandala, Kanuri) provoquent de nouveaux brassages et de nouvelles situations de contacts. Les cartes que nous présentons ici risquent d'être à revoir dans un avenir assez rapproché. Le mouvement de l'histoire, qui était allé dans le sens d'une exceptionnelle *fragmentation* et *diversification*, s'est inversé et s'accélère de nos jours dans le sens du *regroupement* par disparition des unités les plus petites et par généralisation de l'influence des grandes langues véhiculaires.